

# Jésuites en Dialogue

*la dimension interreligieuse*



“Conversion au Dialogue Interreligieux.....”, <i>James T. Bretzke, S.J.</i> . . . . .	2
“La pratique du Taoisme Compassion”, <i>Michael Saso, S.J.</i> . . . . .	2
“Kehilla, l’Eglise et le peuple Juif”, <i>David Neuhaus, S.J.</i> . . . . .	3
“Passons sur l’autre rive”, <i>Christophe Ravanel, S.J.</i> . . . . .	8
“Six propositions sur l’Islam en Europe”, <i>Groupe des Deux Rives</i> . . . . .	10
“Activités Prévuees Pour 2006” . . . . .	12
“La rencontre et le risque du changement”, <i>Wilfried Dettling, S.J.</i> . . . . .	13

## CONVERSION AU DIALOGUE INTERRELIGIEUX PARTIE INTEGRANTE DE LA MISSION DE L'ÉGLISE

James T. Bretzke, S.J.

Récemment, j'ai retrouvé quelques remarques d'une ancienne connaissance de mes années comme professeur à l'Université pontificale grégorienne à Rome, l'archevêque Michael Fitzgerald, président du conseil pontifical pour le dialogue interreligieux. Fitzgerald, un ancien missionnaire en Afrique, commentait un document en préparation du Saint-Siège sur le dialogue interreligieux. Il soutient que le dialogue avec les croyants d'autres religions « n'est pas un hobby ou une activité surrogatoire mais une partie intégrante de la mission de l'Église ».

Cependant, le dialogue est davantage qu'une conversation polie. Le problème, pour Fitzgerald, est de réconcilier le dialogue comme partie intégrante de la mission de l'Église avec le commandement de Jésus « d'aller par le monde entier et proclamer la Bonne Nouvelle ». Il y a un lien étroit entre l'évangélisation et le dialogue. L'Église doit s'engager dans les deux activités, qui sont différentes mais pas incompatibles, puisque finalement la source animatrice de la mission de l'Église, qui inclut le dialogue interreligieux, est l'Esprit Saint. Le dialogue interreligieux ressemble un peu à l'inculturation : tous le favorisent, mais nous sommes bien loin d'un accord sur la façon d'y arriver.

Au moment de la publication en 1990 de l'encyclique *Redemptoris Missio* (« Sur la validité permanente du mandat ecclésial ») du Pape Jean-Paul II, un de mes collègues à la Grégorienne se plaignait que trop de nos étudiants de l'étranger voulaient choisir comme sujet de leurs thèses des thèmes qui se rapportaient à leur culture et à leur contexte local. Qui si fa la teologia universale (« Ici nous traitons de la théologie universelle ») répondait-il à ces requêtes, soulignant ainsi la tension continue entre l'universel et le particulier, dont la théologie doit tenir compte.

Le vieil adage italien que « tous les chemins mènent à Rome » nous invite à être attentifs que ces chemins ne soient pas à sens unique ou des culs-de-sac. Le chemin qui me mena à Rome et plus tard en Californie commença en Corée. Après mon ordination, j'y suis allé comme missionnaire d'où mes supérieurs coréens m'envoyèrent à Rome pour des études doctorales en théologie morale pour me préparer à enseigner dans un théologat (qui n'est pas encore tout à fait ouvert) à Séoul. Il est probable que mes contacts sur place avec les traditions religieuses et philosophiques du Confucianisme, du Bouddhisme, du Taoïsme et du Shamanisme me convainquirent que la teologia universale à la Roma n'était peut-être pas l'unique ou la meilleure préparation aux tâches jumelles de la mission et du dialogue dont parle l'archevêque Fitzgerald. L'année après mon arrivée à Rome (1987), la Fédération des conférences épiscopales de l'Asie (FABC) en collaboration avec la Conférence chrétienne protestante de l'Asie (CCA) affirmèrent, dans un document conjoint intitulé *Les relations avec les autres religions*, que le dialogue n'est pas une question surtout d'échanges. C'est plutôt une question d'attitude, une

ouverture au voisin, un partage de ressources spirituelles entre peuples qui se confrontent aux grands mystères de la vie et de la mort, à la lutte pour la justice et la dignité humaine. Par le dialogue, les chrétiens et leurs voisins s'engagent dans une relation réciproque qui favorise la connaissance et la croissance spirituelle.

Un autre collègue des mes années à Berkeley, le théologien protestant taïwanais bien connu, C. S. Song, a beaucoup écrit sur cette question. Il maintient qu'un vrai dialogue interreligieux n'est pas tant une technique de communication qu'une expérience progressive de conversion de ceux qui y sont engagés. Un premier pas, que Song définit un cessez-le-feu bilatéral, est de convenir que les personnes engagées dans le dialogue cessent de chercher à convertir les autres. Si les groupes en cause se mettent d'accord sur cette armistice théologique, alors ils pourront peut-être arriver au stage crucial suivant de l'ignorance heureuse où ils reconnaissent (ou peut-être commencent à soupçonner) que sa propre expérience religieuse n'englobe pas toute la vérité. Si nous acceptons que la plénitude absolue de la vérité ne se trouve pas dans notre tradition religieuse à ce moment-ci de notre histoire, alors nous pourrions peut-être reconnaître que nos partenaires dans le dialogue pourraient avoir quelque chose à contribuer à notre recherche mutuelle de la vérité dans toute sa splendeur. Song parle de la béatitude de cette ignorance parce que c'est une grâce qui favorise le dialogue. Cette grâce nous rappelle l'imperfection de la nature humaine et mène à une humilité épistémologique ouvrant le chemin à une vraie conversion et à la possibilité de ce que la FADC appelle le dialogue de la vie. Comme la conversion du péché, la conversion dialogique suppose une metanoia. L'abandon de la perception du dialogue comme un moyen stratégique de convertir les autres ouvre la porte sur la richesse de la vie de nos partenaires dans le dialogue.

Puisse cette conversion se réaliser.

(Le Père Bretzke (WIS) est professeur adjoint de théologie et d'études religieuses à l'université de San Francisco et professeur invité de théologie morale à la Loyola School of Theology à Manille, Philippines)

## LA PRATIQUE DU TAOÏSME COMPASSION

Michael Saso, S.J.

Un des éléments les plus attrayants du Taoïsme, manifeste dans sa pratique plutôt que comme doctrine, est son attitude profondément cordiale d'inclusion, son rejet de tout jugement négatif. Le vide intérieur, la paix et le détachement mènent au respect de toutes les formes de croyance humaine et de culture. Dans leur vie intérieure personnelle et leur relations avec le prochain, les taoïstes ne condamnent pas, ne méprisent pas, n'excluent pas les autres expressions de foi et de pratique religieuse.

Jusqu'à nos jours, les taoïstes suivent l'enseignement de Chuang-tzu (Zhuangzi), qui fit de Confucius un sage taoïste, et de Lao-tzu (Laozi) qui reconnaissait trois choses comme précieuses avant tout : la compassion

envers le prochain, la sobriété et l'humilité dans le sens que personne ne doit se considérer supérieur à un autre (Daode Jing, 67). Bien que les œuvres de ces deux sages anciens présentent des tendances politiques évidentes, la voie de l'intériorité et de la compassion domine dans la pratique taoïste dès ses débuts. Elle réussit à se maintenir même durant la période de schisme qui précéda la fondation du premier empire. Durant ce premier temps de son développement, le taoïsme se répandit et influença beaucoup d'aspects de la vie chinoise ancienne qui en retient le nom.

## 1. Le développement du Taoïsme (Daoïsme) au cours de l'histoire de la Chine

Le Daoïsme connut un extraordinaire développement durant la dynastie Han (200 BCE à 200 CE), dû à l'adhésion de différentes professions libérales qui acceptèrent ses principes et aussi à l'unification de la Chine sous un gouvernement impérial central, avec l'empereur en tête. Cette nouvelle entité politique formée par les premiers empereurs Han facilita le développement d'un seul système culturel, unifiant la morale et l'éthique de Confucius et les nouvelles doctrines de salut universel et de libération introduit par le Bouddhisme et le respect de la nature et des humains typique du Daoïsme.

Ce système culturel unifié reçut le nom de **Trois Enseignements, Une Culture** (San Jiao Gueiyi). Ce terme acquit d'autres sens durant les dynasties suivantes, du 15<sup>ème</sup> au 20<sup>ème</sup> siècle, incluant les cultes et les sociétés secrètes de Ming, Qing et des débuts de l'ère républicaine. Cependant, la valeur initiale d'inclusion demeura. Ainsi, les Taoïstes exercèrent une très forte influence sur la société chinoise en prônant le respect et une attitude réceptive du Confucianisme, du Bouddhisme, et des religions occidentales telles que l'Islam et la Chrétienté, et assurant au peuple des rites de passage et de guérison.

Durant cette période initiale de leur insertion dans l'histoire culturelle de la Chine, les Daoïstes devinrent la caste sacerdotale de la religion populaire. Sous leur tutelle s'établirent des rites de naissance, d'entrée dans l'état adulte (Guan), de mariage (Hun), de guérison, d'enterrement (Sang) et de vénération des ancêtres (Ji). Ils présidèrent aux festivals annuels célébrés dans les familles et dans les temples locaux. Il y avait le festival de l'union familiale (1/1), le Qingming (3/3) pour les filles durant lequel celles-ci pouvaient choisir elles-mêmes un garçon ou refuser celui que la famille leur avait assigné, le 5/5 pour les garçons et la santé des enfants, le 7/7 pour jeunes filles qui pouvaient, durant cette période, demander en mariage un garçon, et le 9/9 pour les personnes âgées. Une célébration était consacrée à l'étoile du Pôle Nord (Beidou) vers laquelle sont orientées les sept étoiles de la Grande Ourse. Finalement, arrivait le grand festival daoïste (jiao) de renouveau au moment du solstice d'hiver. Ainsi les Daoïstes étaient impliqués dans toutes les célébrations de la vie chinoise.

Ici il faut rappeler deux faits. D'abord, les écrivains qui affirment que le Daoïsme n'est pas une religion populaire se basent sur les écrits et les recherches des étrangers qui ont attribué aux mandarins une influence sociale qu'en fait ils n'avaient pas. Leur visée était plutôt politique. On se trompe donc en affirmant que le système culturel Trois Religions, Une Culture est une affaire de croyance plutôt que de pratique coutumière soutenue par le prêtre daoïste,

le moine bouddhiste et le moraliste confucianiste. L'enseignement moral proposé par le confucianisme, le bouddhisme qui met la compassion au premier plan, et le daoïsme qui prêche l'unicité de la création, ont joué un rôle de premier plan dans la vie chinoise.

Deuxièmement, l'esprit du Daoïsme, tel que développé dans le Laozi et le Zhuangzi, continue d'avoir une profonde influence, plus ou moins consciente, sur la conception chinoise de la vie, des relations humaines et de la morale intérieure. Ne pas se considérer supérieur à son voisin, respecter le droit des autres à leur point de vue, pratiquer la compassion demeurent les éléments fondamentaux du Daoïsme.

Pour comprendre l'influence profonde des pratiques daoïstes durant le règne Han et plus tard les trois royaumes, la période « nord-sud », et les dynasties Tang de 220 à 905, on a avantage à retenir le symbole de l'eau, si important pour saisir le sens de l'enseignement contenu dans le texte de Lao-tzu. Le Daoïsme est comme une rivière parcourant l'histoire chinoise dont il influença la spiritualité. L'eau fraîche et limpide de Lao-tzu et Chuang-tzu s'enrichit d'abord par l'inclusion de I-ching (Yijing) et la cosmologie des cinq éléments de Yinyang. L'eau d'autres sources s'ajouta bientôt au courant principal de la pratique daoïste, telles que l'alchimie chimique (une source qui plus tard s'assécha), l'alchimie intérieure (la méditation et le respire), l'art de la guérison, les arts martiaux développés plus tard durant les dynasties de Song-Ming par le daoïste Zhang Sanfeng et pratiqués par les daoïstes Wudang Shan dans la Chine centrale et Luofu Shan au sud, les rites et l'art de la médecine dans les villages (Fang-shih/Fangshr) que l'on appela plus tard Tao-shih/Daoshr : guérisseurs, sacrificateurs, pratiquants des rites. Pour tous ces groupes qui suivirent les enseignements daoïstes, la méditation selon Lao-tzu et Chung-tzu demeura la source et l'inspiration de leur vie spirituelle intérieure.

## 2. Le Daoïsme au temps des empereurs.

L'influence daoïste atteint son sommet à la cour impériale et dans les milieux savants durant la dynastie Tang (619-906) quand les empereurs, qui portaient le surnom de Lao-tzo, c'est-à-dire, « Li », firent de Lao-tzu le patron de la dynastie. L'investiture (« lu » : enregistrement), l'initiation et la représentation de la cosmologie daoïste dans les actes rituels de renouveau (appelés « Jiao ») étaient pratiquées même par les princesses à la cour. (Le spécialiste en le Daoïsme, Charles Benn, décrit cette pratique).

Les daoïstes jouirent aussi de l'appui des empereurs de la période Song (966-1280) qui mirent en valeur les maîtres classiques de Lunghu Shan et Mao Shan et encouragèrent une nouvelle forme de Daoïsme populaire appelée Shen Xiao. Ce terme est souvent traduit comme « Emprée Divin », mais se réfère plutôt à la prédominance de la nouvelle école « réformée » du Daoïsme populaire qui s'adonnait aux rites de guérison, d'exorcisme des esprits et de la prière d'intercession pour les communautés villageoises. Bien que les daoïstes Lunghu Shan et Mao Shan s'inspirèrent de Lao-tzu et de Chuang-tzu, la nouvelle expression daoïste comme le Shenxiao et autres de la dynastie Song se servaient surtout des rites de guérison et de bénédiction, et ne pratiquèrent pas la méditation quotidienne de Lao-tzu ou Chuang-tzu ou les exercices de respiration. Même de nos

jours, très peu de pratiquants utilisent le livre de Lao-tzu dans le vécu de leur spiritualité, à l'exception des prêtres daoshi ou daoïstes des écoles traditionnelles (Zhengyi, Qingwei, Beidou, Sanqing et Shenxiao) qui s'en inspirent et le chantent durant les rites.

Les empereurs Yuan (1280-1367) accordèrent leur faveur à l'école Quanzhen (« La vérité absolue »), alors que ceux de la dynastie Ming (1367-1644) assignèrent des maîtres daoïstes comme mandarins au Ministère impérial des rites à cause de leur connaissance des rites classiques Yinyang tirés de l'ancien Livres des Rites et de leur habilité à les pratiquer. (Le chapitre « Commandements mensuels », Yueling, servait de guide aux directeurs de Lunghu Shan Céleste et aux liturgistes Lingbao des cinq sommets sacrés. Les empereurs de la dynastie Ming, par exemple, se servaient des daoïstes pour l'offrande des sacrifices impériaux sur le mont Tai à l'est et sur les autres collines sacrées, tout aussi que dans les temples érigés à cette intention à Beijing et dans la plupart des capitales de province).

Bien que la dynastie Qing-Manchu (1640-1912) ne favorisa pas particulièrement les rites liturgiques et de guérison de la tradition daoïste, un nouveau mouvement formé de daoïstes laïcs, non-ordonnés et mariés, prit naissance. Ses adeptes s'adonnèrent de préférence à la méditation intérieure plutôt qu'aux liturgies de bénédiction et de guérison. Cette pratique daoïste, qui existait déjà, gagna en popularité durant le déclin de la dynastie Qing et durant la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle, sous l'impulsion d'un fameux savant de Shangai, Chen Yingning. On la trouve encore à Hongkong et à Taïwan. Elle est bien décrite dans la plupart des travaux contemporains sur le daoïsme.

Les disciples de cette méditation daoïste ne s'inspirèrent pas tant de Lao-tzu ou de Chunag-tzu que des méthodes qui venaient de Quanzhen (« Toute Vérité ») et d'ailleurs, au temps des dynasties Song (Sung) et Yuan. Les néo-daoïstes se divisèrent en cinq groupes : l'école orientale à Shangai, l'école occidentale de Chengdu, les écoles du nord et du sud, chacune se réclamant d'un maître de la méditation, Qigong, qui avait vécu au temps de Song ou Ming. Ces érudits daoïstes des dernières années du 19<sup>ème</sup> siècle et du début du 20<sup>ème</sup> ne pratiquèrent pas les liturgies traditionnelles, ne léguèrent pas à leurs disciples un poème secret (voir le paragraphe au bas pour une explication de cette pratique), et ne s'appelèrent pas « daoïstes » (Daoshi ou Daoshu) dans le sens chinois du terme. Ils ne se servirent pas non plus de Lao-tzu ou de Chuang-tzu comme guides spirituels comme le firent les daoïstes Lunghu Shan « Maître Céleste » et Mao Shan « Shangqing » : la Pureté plus élevée.

### **3. Le Daoïsme tel que perçu par les daoïstes eux-mêmes et par leurs disciples.**

Les mouvements daoïstes populaires et réformés du temps des dynasties Song (Sung), Yuan-Mongol et Ming connurent des changements importants. Le premier et le plus significatif fut la formation du groupe « Ch'uan-chen » (Quanzhen)-« Toute vérité » qui réunissait des moines et des laïcs ; ces derniers pouvaient être mariés. Ces daoïstes « Toute vérité » acceptaient tous les chemins qui mènent à l'union avec l'ultime, l'absolu, le transcendant Dao présent dans la nature : la méditation Zen, les

préceptes de Confucius, le vœux de perfection Bodhisattva. Notons que « Wu Wei zhi Dao » (souvent traduit comme Dao passif) signifie, dans la pensée daoïste, non pas tant un acte passif qu'un rapprochement de la transcendance de Dao. Le disciple, en libérant son esprit de tout jugement (l'état d'oubli de Zhuangzi-« zuowang ») et son cœur de désirs subjectifs (Xinzhai), participe au travail créatif de Dao dans la nature. Les premières lignes de Lao-tzu invitent le disciple à chercher la transcendance de Dao dans son intérieur et son immanence (Yu Wei zhi Dao) à l'extérieur tel qu'il est présent dans toute la création, jusqu'aux limites extrêmes du cosmos. Ce fut le chemin proposé à tous les hommes et femmes durant la dynastie de Song (Sung) et par la suite. Tant les laïcs que les moines adoptèrent la pratique de ce mouvement daoïste Quanzhen.

Le rameau « Lungmen » (Porte du Dragon) du daoïsme (« Toute Vérité ») développa une méthode raffinée d'alchimie intérieure ou méditation du respire, qui enseigne aux laïcs le moyen de se concentrer sur la présence de Dao transcendant au centre de gravité du microcosme corporel. Cette forme de méditation invite le disciple à fixer son attention sur le « champ cinnabar inférieur », c'est-à-dire, le plexus solaire, appelé « la cours jaune » - Huangting – dans la terminologie daoïste. Le Shang-ch'ing (« Shangqing » - le niveau de la plus haute pureté), et aussi les grands centres de pratique daoïste comme Lunghu Shan, Wudang Shan, Gozao Shan, Qingcheng, furent les premiers à utiliser cette méthode de prière. Les daoïstes se concentrent sur ce centre de gravité du corps comme moyen de devenir un avec Dao. Toutes ces pratiques sont courantes encore aujourd'hui et nous aident à saisir le sens originel de terme daoïste.

### **4. La diffusion du daoïsme après la réforme introduite par la dynastie Song (Sung).**

Un troisième développement du daoïsme, de grande importance, qui se produit à partir de la dynastie Song (960-1280), suivie de la dynastie Yuan-Mongol (1280-1368) et de Ming (1368-1644), fut la légitimation et la diffusion de multiples pratiques daoïstes locales. Quelques-uns de ces mouvements populaires locaux existent encore aujourd'hui, tandis que d'autres sont seulement rappelés dans les écrits des savants et surtout d'historiens non-taoïstes. Une liste de ces groupes et écoles a été publiée par le monastère daoïste Nuage Blanc (Bai Yun Guan) à Beijing durant les années trente du siècle dernier. Je me référerai à cette liste plus bas pour montrer que le daoïsme d'avant son entrée dans le monde occidental caucasien est vraiment tout inclusif, accordant le titre et le rang de daoïste à tous les groupes qui s'enregistraient dans les grandes écoles daoïstes et qui pratiquaient les rites et les types de méditation décrits dans le paragraphe précédant. En accord avec la pratique d'accueil et d'inclusion, tous les daoïstes locaux et provinciaux qui vinrent à Lunghu Shan, Mao Shan, Gozao Shan, Wudang Shan furent inscrits sur la Gazette de 1920 de Baiyun Guan à Beijing. Le seul critère était la présentation de vive voix ou par écrit du poème personnel de 20, 40 ou 100 caractères qui est donné à chaque daoïste, homme ou femme, au moment de son inscription à un centre daoïste. Etait donc automatiquement reconnu comme daoïste celui qui se présentait muni de son poème avec tout l'ensemble de

connaissance rituelle et d'expérience de prière que cela supposait.

Le titre du poème et sa longueur ou le nombre de caractères indique beaucoup de faits sur le daoïste, par exemple son titre et rang, sa place d'enregistrement (Lu), sa formation liturgique, son expérience de prière. Encore aujourd'hui, un daoïste s'identifie par son poème quand il signe un document, visite d'autres daoïstes, ou demande à être instruit par un maître. Un caractère du poème indique la généalogie du détenteur. Des daoïstes de Quanzhen et Shenxiao et des villages du centre et du sud se servent d'un poème de 100 caractères pour identifier leur lignage qui peu remonter jusqu'à neuf cents années.

La pratique d'apprendre le plus possible des méthodes daoïstes par les pèlerinages aux montagnes sacrées de la Chine remonte presque au début du Daoïsme, mais elle gagna en popularité spécialement durant la dynastie Song (960-1284). Cette tendance se développa du fait que la cour impériale commença à exiger que les maîtres daoïstes soient officiellement reconnus pour pouvoir exercer leur métier dans les villages et les temples. Les rapports des mandarins locaux adressés à l'empereur témoignent de cette imposition légale. (La Chine ancienne n'était pas tellement différente de la contemporaine quant au contrôle de la pratique religieuse). C'était aussi à l'avantage de l'autorité locale de rapporter à l'empereur la mise en vigueur de la loi et les daoïstes eux-mêmes se sentaient légitimés par leur enregistrement dans les grands centres monastiques, qui jouissaient de la faveur et de la protection de l'empereur.

## 5. Le Daoïsme aux yeux des occidentaux.

Au cours de sa percée dans le monde occidental, le Daoïsme a perdu beaucoup de l'héritage culturel de ses origines, à cause principalement de l'exclusion de la langue. Quelque chose se perd inévitablement quand les maîtres daoïstes doivent célébrer les liturgies et enseigner dans une autre langue et dans d'autres milieux culturels. Cela n'empêche cependant pas l'usage de Lao-tzu et Chuang-tzu traduit, l'enseignement des méthodes de prière et des rites et l'initiation à l'attitude de « compassion », du sens d'inclusion ou de « non-jugement » caractéristique du daoïsme, comme nous l'avons vu.

Le registre « Lu » et l'attribution d'un caractère dans le poème personnel sont aussi absents. On comprend que le « Lu » fait si rarement l'objet de commentaires chez les savants occidentaux de la Sorbonne, des vieilles universités prestigieuses des états américains de l'est, ou des écoles japonaises, car il est défendu au maître daoïste de révéler le caractère de son registre à quiconque excepté à un successeur ou à un élève qui devient comme un fils adopté. En ceci, le daoïsme ressemble à la pratique tantrique bouddhiste, telle qu'on la trouve au Japon et au Tibet. On doit devenir moine ou prêtre et étudier pendant de longues années, avant d'apprendre la méthode de capter les esprits (mondele), de les appeler (mantra) et de s'y unir (mudra), enfin d'atteindre le vide intérieur nécessaire à l'union.

Bien que la connaissance du caractère sacré du poème de 40 mots n'est pas si difficile à atteindre que le contenu du registre « Lu » (les poèmes ont été publiés par Baiyun Guan à Beijing), le daoïste est ordinairement hésitant à révéler son caractère personnel. Il s'en sert seulement pour signer les documents liturgiques (rescrits « shuwen

») et les mémoriaux « biao » utilisés pour s'adresser à Dao ou aux esprits célestes. Le fait que peu ou même aucun savant de l'occident semble connaître cette pratique, ou du moins n'en parle pas dans ses écrits, indique la nature naissante des études daoïstes en dehors de la Chine. Pour arriver à maîtriser cette matière vraiment ésotérique il faut y consacrer de nombreuses années. Toutefois, elle ne nous est pas complètement étrangère. On peut y reconnaître des traces dans le Sufisme et autres systèmes semblables. (Voir la belle œuvre de Izutsu, Sufisme et taoïsme qui compare Ibn Arabi avec Lao-tzu et Chuang-tzu, La conférence des oiseaux de Farid-Ud-Din Attar, et le tableau « Sefirot » de Kabbalah). Il y eut au cours de l'histoire des contacts plus ou moins directs avec le daoïsme en Chine rejoint par la « Route de la soie ». Aussi, on peut y voir une ressemblance analogue dans la prière du dépouillement ou de la nuit obscure du mysticisme espagnol.

En conclusion, je dirai qu'il faut s'efforcer de retenir les aspects essentiels de compassion guérissante, de non-jugement et d'inclusion du daoïsme ; peu importe la langue par laquelle ils sont transmis.

## “KEHILLA, L'ÉGLISE ET LE PEUPLE JUIF”

David Neuhaus, S.J.

### 1. Quelle est la kehilla ?

Les catholiques en Israël parlant l'hébreu se rassemblent dans la « kehilla », qui signifie communauté. Elle fut formellement établie en 1955 comme partie du patriarcat local catholique latin à Jérusalem. Le groupe porte le nom de Œuvre Saint Jacques Apôtre. Les membres de la kehilla sont

1. des chrétiens catholiques qui sont juifs ou gentils d'origine,
2. qui sont israélites ou qui résident en Israël et vivent en milieu juif,
3. qui prient et témoignent de leur foi en hébreu,
4. qui sont très conscients des racines juives de leur foi et de leur pratique,
5. et qui cherchent à établir une relation entre le judaïsme contemporain (dans toute sa diversité) et la foi chrétienne.

La kehilla n'est ni une organisation missionnaire, ni un centre pour dialogue judéo-chrétien. Elle est plutôt une communauté de croyants qui se réunit pour prier comme toutes les communautés chrétiennes de par le monde. Outre qu'une croyance en Dieu qui nous a tant aimé qu'il a envoyé son Fils, Jésus Christ, dans la monde, les membres de la kehilla n'ont en commun aucun ensemble particulier de principes théologiques, philosophiques ou idéologiques. Comme toute communauté chrétienne, ils cherchent à vivre selon l'enseignement du Christ au sein de l'Église catholique. Il y a une grande diversité d'opinions sur tous les sujets dans la kehilla.

Toutefois, le contexte unique dans lequel cette communauté vit sa foi, au croisement de l'Eglise catholique et du peuple juif, priant en hébreu, travaillant et entretenant des relations sociales avec la société en Israël, lui donne une caractéristique particulière. Un certain nombre parmi les membres s'identifient comme juifs d'origine, partageant leur histoire et leur culture. Quelques-uns d'entre eux proclament leur foi publiquement et ouvertement, d'autres ont choisi d'être discrets et réservés sur leur croyance religieuse. D'autres encore, sans être juifs, sont devenus citoyens d'Israël ou sont en résidence permanente, submergés dans la culture, l'histoire et les traditions juives. La kehilla se perçoit comme intimement liée à la vie du peuple juif en Israël. Sans faire de distinction entre juif et gentil dans la vie de la kehilla, on prête une attention particulière au milieu juif dans lequel on se trouve.

A cette caractéristique d'enracinement dans la société juive et de relations multiformes avec le peuple s'ajoute le lien avec l'Eglise catholique universelle, de sorte que les membres se sentent unis par la foi avec les catholiques du monde entier. Cette appartenance est affirmée par beaucoup de la kehilla, qui choisissent ainsi de s'associer à l'histoire séculaire de la croyance chrétienne. Cette histoire est faite de joie et de lumière et aussi de peine et de ténèbres causés par les attitudes malveillantes de la part des non-juifs.

Les différents liens, créés d'une part par son identification avec la cause juive et d'autre part par son adhésion à l'Eglise catholique locale en majeure partie de culture et de langue arabe sous la direction du premier patriarche arabe palestinien, S. B. Michel Sabbah, ont contribué à déterminer la place et le rôle de la kehilla dans la société dans laquelle elle évolue et à lui donner une place privilégiée dans le travail de guérison et de réconciliation.

## **2. La grâce consolante actuelle.**

La kehilla vit un temps de grâce et de joie. Depuis la deuxième moitié des années 1960, l'Eglise catholique romaine a clairement et explicitement affirmé les liens entre le christianisme et le judaïsme et a encouragé le dialogue avec les juifs. Il y a eu une ouverture croissante envers les juifs de la part de l'Eglise et tout particulièrement de la part du Pape Jean-Paul II. L'accueil chaleureux qui lui fut accordé lors de son pèlerinage en Terre Sainte durant le jubilé a profondément impressionné la kehilla. Un rêve se réalisa quand on vit le Pape en attitude de prière silencieuse en face du mur occidental, le symbole du judaïsme contemporain, et de tristesse à Yad VaShem, le mémorial national des victimes de l'holocauste.

Quand on fonda la kehilla en 1955, très peu de catholiques s'intéressaient à l'identité juive de Jésus et au contexte historique juif du Nouveau Testament et des premières communautés chrétiennes. Peu de catholiques vivant en milieu juif parlaient l'hébreu. Les fondateurs de la kehilla furent parmi les premiers. La reconnaissance de l'identité juive de Jésus dans l'Eglise, des racines juives de la foi et des traditions chrétiennes, a encouragé la kehilla. L'intérêt pour le judaïsme et le dialogue avec lui ne sont plus le fait d'un petit groupe agissant comme en marge de l'Eglise universelle mais ont pris une place centrale dans sa pensée. Un document récent de la Commission biblique pontificale du Vatican affirme ceci :

Le dialogue est possible puisque juifs et chrétiens partagent le même riche patrimoine. Il est fort souhaitable

que les préjugés et les malentendus puissent graduellement disparaître de part et d'autre afin que de nouveaux liens puissent s'établir.

Les dernières quatre décennies ont été marquées par une réévaluation théologique significative de la pensée catholique sur les autres religions. L'Eglise a cessé de se considérer comme l'unique dépositaire de la vérité, toutes les autres religions étant fausses. L'Eglise a appris à apprécier les valeurs qui se trouvent dans les autres traditions religieuses et à entrer en dialogue avec elles. L'Eglise catholique reconnaît la possibilité de salut en dehors d'elle-même. Le salut de toute l'humanité, œuvre de Jésus Christ par le Saint Esprit, n'est pas du ressort exclusif de l'Eglise. Cette attitude de respect qui caractérise les relations avec les cultures religieuses en général doit être entretenue avant tout avec le judaïsme qui est si intimement relié à la chrétienté à travers les Écritures et traditions communes et en premier lieu à cause de l'identité de Jésus, de ses disciples et de la première communauté. A l'intérieur de la kehilla, l'usage de l'hébreu comme langue liturgique et de communication souligne l'héritage que l'Eglise et le peuple juif ont en commun.

La réflexion théologique dans l'Eglise se situe dans un contexte historique particulier. Le Pape Jean-Paul II a mis l'accent sur le repentir dans le dialogue judéo-catholique. L'Eglise continue de réfléchir sur le rôle des catholiques dans les manifestations d'intolérance, de rejet et de violence qui ont marqué le cours de l'histoire, non seulement envers les non-catholiques en général mais plus spécifiquement souvent envers le peuple juif. A l'intérieur de la kehilla, quelques-uns entretiennent des contacts avec le Shoah. Tous sont sensibles au problème de l'anti-sémitisme. Au niveau local, la reconnaissance de la vocation particulière de la kehilla par l'Eglise latine catholique, en prédominance arabe dans sa hiérarchie et sa composition, est significative. Le récent synode des églises catholiques dans la Terre Sainte a fait la déclaration suivante :

Il existe un groupe parmi le peuple juif qui reconnaît le Christ comme Dieu et Sauveur. Ce groupe fait partie de notre église locale et maintient des liens très proches avec nous. En même temps, le contexte de leur situation et réalité leur dicte un mode de relations particulières avec les juifs et le judaïsme. Nous devons respecter leur propre charisme tout en les reconnaissant comme frères et sœurs dans la foi.

La communion et les communications avec le reste de l'Eglise mais spécialement avec l'église locale sont fondamentales à la vocation de la kehilla. Plusieurs membres sont présents dans l'église locale de langue arabe où ils enseignent et cherchent à promouvoir de meilleures relations entre juifs et palestiniens, soit chrétiens soit musulmans. Sans doute, y a-t-il encore beaucoup à faire. Le travail de réconciliation est lent et difficile après des années de séparation, d'hostilité et de persécution. La kehilla doit assurer une prière constante afin que Dieu soutienne cette relation nouveau-née et fragile, car il faut surmonter des soupçons et des blessures profondes. Toutefois, le chemin est ouvert vers plus de confiance et de dialogue franc. Plusieurs des rêves des fondateurs de la kehilla se sont réalisés. La kehilla s'en réjouit et rend grâce.

## **3. Une présence discrète.**

Tout en se réjouissant du progrès qui a été accompli, plusieurs d'entre les membres sont conscients du besoin

de discrétion dans les relations entre l'Eglise et le peuple juif. La kehilla se sent privilégiée d'être à la croisée du chemin où l'Eglise et le peuple juif se rencontrent dans une nouvelle atmosphère de confiance et d'amitié. Il reste que la complexité historique des relations entre l'Eglise et le peuple juif exige beaucoup de sensibilité et de tact de part et d'autre, encore plus dans la situation tendue qui prévaut dans la Terre Sainte de nos jours.

Le passage de juifs à l'Eglise catholique ne va pas sans problème. Récemment, la publicité autour de personnages de marque qui se sont convertis au catholicisme a soulevé de pénibles controverses. Le Pape Jean-Paul II, par exemple, n'a pas manqué de souligner à plusieurs reprises l'identité juive de Edith Stein, la philosophe juive allemande qui se convertit au cours du siècle dernier, entra chez les carmélites et mourut à Auschwitz en 1942 parce qu'elle était juive. Edith Stein est présentée par l'Eglise comme un bel exemple moderne de foi. La canonisation et la proclamation comme patronne de l'Europe d'une personne que beaucoup de juifs considèrent comme une apostate a rendu le dialogue entre juifs et catholiques plus difficile. Des juifs se demandent si pour l'Eglise le meilleur juif est le juif converti. La communauté de la kehilla, dans laquelle se trouvent des juifs qui sont devenus catholiques, reconnaît le problème posé par Edith Stein et est discrète sur ce sujet.

Beaucoup de la kehilla se perçoivent comme un ferment dans l'Eglise elle-même plutôt que comme participants dans le dialogue officiel et direct entre catholiques et juifs. Ils cherchent à promouvoir à l'intérieur de l'Eglise une prise de conscience de l'importance des relations entre elle et le judaïsme. Des croyants d'origine juive ou gentile, membres de la kehilla ou en relations avec elle, ont beaucoup contribué à la perception dans l'Eglise de ses racines juives et au développement des rapports avec le peuple juif. Certains préfèrent se consacrer à la prière d'intercession et à l'entretien de relations personnelles d'amitié avec leur entourage. Ces relations peuvent contribuer à créer une atmosphère nouvelle en contrepartie d'un passé séculaire de méfiance et de soupçon.

#### **4. Vivant et témoignant de la Bonne Nouvelle.**

La kehilla n'est engagée dans aucune activité missionnaire traditionnelle, entendue comme prédication ouverte ou publication de matériel religieux. Cette façon d'évangéliser n'est pas perçue comme appropriée dans le contexte. En cela, nous sommes d'accord avec l'Eglise. Le cardinal Kasper, président de la Commission pour les relations avec le peuple juif, a prononcé les paroles suivantes à Jérusalem même : « Nous percevons maintenant que l'alliance de Dieu avec son peuple n'a pas été révoquée et que la croyance juive est une voie permanente et actuelle de salut pour ce peuple ». La communauté est sensible au fait que la croyance à Jésus Christ comme Messie et l'adhésion à l'Eglise catholique sont quasi impossibles pour la plupart des juifs. Elle souffre de cette situation généralisée dont les raisons historiques sont bien connues. Mais, malgré tout, le dialogue et les relations demeurent possible.

La kehilla dans sa qualité de présence de croyants dans le milieu juif rappelle à l'Eglise universelle sa catholicité. Même avant la réforme liturgique qui permit la célébration de la messe dans le vernaculaire, la kehilla obtint la permission d'utiliser l'hébreu qui retrouva ainsi sa place comme la première langue utilisée dans l'Eglise. Ainsi elle rappelle les racines juives de la foi chrétienne et des pratiques et des traditions catholiques. Enfin, la

kehilla témoigne de l'unité fondamentale entre l'Ancien et le Nouveau Testament, et de l'enracinement de Jésus et de la première communauté chrétienne dans le peuple juif auquel Dieu a voué sa fidélité.

Dans l'église le mot « mission » est souvent remplacé aujourd'hui par « évangélisation » ou « témoignage ». La pensée catholique affirme que la particularité de chaque personne doit être respectée. Ainsi, les catholiques tendent à parler plus de « témoignage de la foi » plutôt que d'une activité missionnaire exercée par le débat et l'argumentation. Par « témoignage » s'entend un effort pour vivre sa vie chrétienne pleinement. Dans l'histoire de la chrétienté, les mots ont si souvent été contredits par les actes qu'en fin de compte ils ne signifient plus rien. Les croyants ont trop parlé et agi trop peu. Ce sont les actes qui parlent plus effectivement de l'amour et du respect que les croyants doivent manifester. Au sein de la kehilla particulièrement, le mot « mission » évoque un concept et une stratégie qui ne sont plus acceptables dans le contexte du pays et du peuple d'Israël. « Mission » est trop souvent devenu « prosélytisme » par lequel on prétendait sauver les âmes mais qui en arrivait facilement à la violation de la liberté des personnes et de leurs particularités culturelles, historiques et sociales. Le peuple juif reste profondément blessé par des siècles d'activité missionnaire agressive qui prétendait les mener vers « la lumière ». Dans l'Eglise contemporaine, cette façon d'exercer sa vocation missionnaire, fortement marquée par un mépris du judaïsme, a cédé la place à une appréciation des valeurs de la tradition judaïque.

Il semble convenir que les relations des chrétiens avec le peuple juif soient caractérisées par la modération et l'humilité. Cette approche facilitera la guérison. C'est seulement dans une attitude mutuelle de confiance et de respect que les juifs et les chrétiens pourront s'apprécier et considérer la place de Jésus dans l'histoire du salut. Disons encore une fois que le chemin pour atteindre ce but doit passer par un profond respect de la liberté, une réflexion sur les erreurs du passé, et une volonté de vivre sa foi en vérité, plus en actes qu'en paroles. Les mots de Saint Pierre dans sa première épître 3, 15 semblent bien définir l'attitude généralement adoptée par la kehilla : « Traitez saintement dans vos cœurs le Seigneur Jésus Christ, toujours prêts à la défense contre quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous ».

#### **5. Priez pour la paix à Jérusalem.**

La vocation primaire de la kehilla est clairement d'être une communauté de prière et de vie dans la société d'Israël. Les prières pour le bien-être du peuple et du pays, pour la paix et la justice, y tiennent une place toute particulière. Le partage de la vie avec le peuple juif rend la kehilla sensible au besoin de guérison et de réconciliation. La violence et le versement de sang présentent un fort défi à la proclamation de la foi en Jésus, Prince de la paix, et motivent fortement la prière de la kehilla. Une foi partagée avec les autres chrétiens de la région, la plupart palestiniens, met en évidence le besoin de paix et de justice. Plutôt de se laisser aller au découragement, la kehilla cherche à être un signe d'espérance dans la société d'Israël.

Il y a eu beaucoup de progrès dans les relations entre juifs et chrétiens, assurément dû en partie à la reconnaissance de l'état d'Israël et au fait que la population est en majorité juive. Dans ce contexte, deux orientations chargées de promesse et d'espérance se présentent à la kehilla :

1. Par sa présence en Israël, la kehilla rappelle à l'Eglise un élément important, même essentiel, de sa catholicité. Une « église » établie en milieu juif et sensible à la vie de ce peuple évoque la communauté des premiers disciples de Jésus. Cette première kehilla fut profondément affaiblie par la chute de Jérusalem et la destruction du temple en 70 A.D. et fut éventuellement absorbée dans l'église des gentils. Aujourd'hui, une église en milieu juif à côté de l'église des gentils redonne une dimension manquante et une nouvelle vigueur au corps du Christ.

2. D'autre part, une église locale de croyants vivant dans le milieu juif d'Israël peut contribuer à une profonde guérison et à la réconciliation dans ce pays bien-aimé. Elle n'est pas perçue comme une menace par le peuple juif. La kehilla cherche à réaliser toujours mieux cette double intégration dans la société d'Israël et dans l'Eglise catholique. Elle est consciente de sa position privilégiée. Elle prie incessamment pour une pleine réconciliation entre juifs et chrétiens dans ce pays et dans le monde. Elle veut être un signe d'espérance pour une pleine réconciliation aussi entre israélites et palestiniens afin que tous puissent vivre en paix dans ce pays. Le Pape Jean-Paul II s'exprima ainsi aux deux chefs rabbins à Jérusalem en l'an 2000 : « Nous devons œuvrer ensemble pour une future où il n'y aura plus de sentiments antagonistes entre juifs et chrétiens. Nous avons beaucoup en commun. Nous pouvons travailler ensemble pour la promotion de la paix et de la justice afin que notre monde devienne plus humain et fraternel. Puisse le Seigneur du ciel et de la terre ouvrir pour nous le chemin vers une ère nouvelle marquée par le respect et la coopération au bénéfice de tous. »

## PASSONS SUR L'AUTRE RIVE

Christophe Ravanel, S.J.

### Introduction:

Il s'agit d'une proposition diffusée en France par le Réseau Jeunesse Ignatien et les Amis de la Méditerranée, et plus largement par le Groupe des Deux Rives (premier travail pratique après la rédaction de la charte), qui rassemble des jeunes jésuites - français et espagnols principalement - intéressés par le travail euro-méditerranéen dans la partie ouest de la méditerranée. Nous étions plus particulièrement trois à porter cette proposition, Jesus LEON, Pep BUADES et Christophe RAVANEL.

### La proposition et son déroulement:

Cette proposition s'adressait, du 27 juillet au 10 août à des étudiants et à des jeunes professionnels. Elle a finalement rassemblé six professionnels, âgés entre 25 et 30 ans pour l'essentiel, deux dans le secteur éducatif et quatre dans le secteur industriel.

Nous avons procédé en trois temps. Dans un premier temps, nous sommes allés à la rencontre du pays, à Alger principalement, à travers la rencontre de la ville (déplacements à pied, en bus, en taxi collectifs, plus rarement en voiture) et de quelques uns de ses habitants (nous avons choisis des personnes de la même génération

que les participants, en leur demandant de raconter leur itinéraire). Une visite à Tipasa, avec passage à la plage a permis une autre ouverture encore.

Dans un second temps, nous avons travaillé pour des structures ou groupes algériens. Une première journée fut un chantier de déménagement, tous ensemble. Puis, par groupe de deux, chacun s'est mis qui au service d'une bibliothèque, qui au service d'un organisme de développement, qui à celui d'une association soutenant des projets de formation.

Chacun était logé sur place, en contact avec des Algériens et/ou des religieux présents depuis longtemps en Algérie. (NB: visite de chaque groupe)

Au retour, avec un temps de reprise personnelle et en groupe, nous avons rencontré d'autres Algériens susceptibles de nous fournir un panorama plus large dans les domaines sociaux, économique, politique, et religieux (forme= petits apports éventuels puis questions-réponses). Nous avons conclu ce temps par une messe d'action de grâce à Notre Dame d'Afrique.

### Bilan des participants:

#### Attentes des participants:

1. rencontrer chez elles des personnes croisées en Europe (collègues de travail, amis, relations, public éducatif...).
2. Connaître la culture et la religion de ces personnes.
3. Rendre quelque chose de ce que j'ai reçu, métier...
4. Nourrir ou approfondir des intérêts plus larges sur le monde arabe, l'interculturel ou l'interreligieux, la situation de la femme...

#### Découvertes et expériences:

1. Expérience d'un visage différent de l'Eglise et plus généralement de la religion.
2. Ouverture à une fraternité plus universelle.
3. Invitation à une honnêteté plus grande vis-à-vis de soi-même.
4. Entrée dans une dynamique de don, appuyée sur une force intérieure.
5. Expérience forte de confiance, reçue et donnée.
6. Vécu d'une expérience spirituelle concrète, dans le monde, non déconnectée de la vie.

#### 7. Approvisionnement de l'interculturalité:

- a) des différences à accueillir par rapport à des manières de faire;
- b) des réserves mutuelles à dépasser... peut-être pas la première fois.

#### Pour la suite:

la rencontre de personnes multiples aux itinéraires et aux perspectives variées invite à chercher et trouver son propre chemin, ici ou là-bas, dans le domaine professionnel ou associatif, dans un souci de développement, de réciprocité, de relation...

#### Bilan des animateurs



Six participants, c'est peu au regard de ce que nous espérons au départ, mais pour une première expérience dans un pays comme l'Algérie, cela nous a permis une souplesse qu'un groupe de 12 n'eût pas autorisée. Il est cependant significatif que seuls des professionnels soient venus, et que ces personnes connaissent bien personnellement un jésuite qui connaît l'un d'entre nous. Cela semble signifier qu'on ne se lance pas dans un projet en Algérie à la légère, mais qu'il est important de savoir avec qui l'on part. A noter que quatre participants se sont désistés, pour d'excellentes raisons, et que le week-end de préparation en mai et le processus d'obtention des visas ne permettent pas d'accueillir des participants se décidant à la dernière minute.

Quelques constats:

Les personnes que nous avons rencontrées parlent des années du terrorisme au passé. Un faisceau de raison appuie cela (possibilité de sortir, de se déplacer, forte réduction du nombre des morts...). Pourtant il est difficile de remonter à un événement clef, un moment charnière qui marque la sortie de ces années. Plusieurs hypothèses m'ont intéressé:

1. La décision (occulte) de l'Etat algérien d'arrêter de tuer des gens. 2. Les attentats du 11 septembre qui ont modifié le regard de l'occident ("Avant, les islamistes étaient choyés par l'occident"). 3. La baisse sensible du niveau de violence qui a décidé peu à peu une majorité à vivre.

A noter sur ce point que la guerre d'Irak a eu plutôt un effet négatif, mais insuffisant pour provoquer un retour en arrière. Il en reste une méfiance vis-à-vis des Etats Unis, et aussi de l'Angleterre, comme puissances financières et puissances de communication ordonnées à leur seul profit.

Une question revient à tout moment: "Qu'allez-vous faire en Algérie?" ou "Pourquoi êtes-vous venus?". Le personnel du consulat algérien pour les visas, celui de l'agence de voyage pour les billets, les Algériens sur place... La présence d'étranger étonne. Réponse de l'un d'entre nous: "J'aimerais que dans quelque temps on ne nous pose plus cette question". En tout cas, la présence d'étranger est rare. La grande disponibilité des Algériens contactés pour nous rencontrer témoigne de cette rareté, mais aussi du désir de vivre ce genre de rencontre.

Une évolution religieuse profonde se vit actuellement en Algérie. Le visage violent et intolérant de l'Islam s'est fondamentalement disqualifié, ouvrant sur la tentation de rejeter complètement l'Islam et plus largement la religion, mais aussi incitant à une quête plus intérieure, plus spirituelle, guidée par une pratique personnelle davantage que de l'extérieur, par des gens qui disent ce qu'il faut faire.

Le terrain est donc favorable à la rencontre d'autres croyants qui cherchent à vivre cette même expérience. Il s'agit de passer aussi d'une vision de l'Islam comme la religion qui "abroge" les religions précédentes, à une vision spirituelle du partage avec d'autres de valeurs universelles comme la tolérance, la modestie, l'amour, l'honnêteté, le désintéressement...

Une évolution a aussi marquée l'Eglise. Son attitude pendant les années du terrorisme a écarté le soupçon prosélyte qui pesait sur elle.

C'est ainsi que la presse a par exemple souligné la perspective humaniste de l'Eglise. Aujourd'hui, les musulmans algériens voient donc l'Eglise d'Algérie comme celle-ci se pense, d'abord au service d'un peuple. Certes, il n'y a pas de position officielle au sens d'institutionnelle sur ce point mais des prises de positions individuelles de politiques ou de religieux. A noter que l'Eglise est majoritairement composée de clerc, de religieux et d'étudiants subsahariens.

Sur le plan socio-politique, la place du religieux se négocie de manière assez juste et sereine aujourd'hui, la place de la prière et son incidence dans la vie économique par exemple, après les excès de la laïcité et ceux de l'intégrisme.

Seul le mois de Ramadan reste un lieu important de rigidité. Il faut aussi savoir que la mosquée reste le seul lieu de rassemblement populaire où il est possible de faire passer des messages.

La presse pourrait être un autre lieu, mais elle ne joue pas encore ce rôle là.

La place occupée par Saint Augustin mérite encore d'être soulignée. Il est un appui précieux pour ceux qui veulent ouvrir l'Algérie à une pensée autre que celle de l'Islam. Sa situation de philosophe majeur de la période romaine, et le fait qu'il a longtemps vécu sur le territoire de l'Algérie contemporaine en font un médiateur important. Il s'agit pour l'heure d'un lieu de débat et de collaboration possible.

Au niveau des médias, le sensationnel occupe souvent le devant de la scène parce que plus facile à commercialiser. La paix est à trouver dans la diffusion et l'acceptation d'images multiples de l'autre.

Il s'agit donc pour les occidentaux d'accueillir un islam et une société maghrébine plurielle, mais aussi un regard contrasté sur l'occident (attrayant, organisé, développé, riche, intelligent, violent, dominateur, inamical...)

Enjeux pour l'avenir:

Parmi les enjeux, il y a celui de l'accès à la spiritualité, qui se distingue de la religion en ce qu'elle offre un choix, et n'impose pas une vérité, exclusive de tout autre. La question de la transmission d'une spiritualité me semble un problème de premier plan, la place de la religion dans cette transmission étant à déterminer, celle de la philosophie aussi.

Autre champ important, l'accompagnement du passage de l'école au travail professionnel.

# SIX PROPOSITIONS SUR L'ISLAM EN EUROPE

## Grupe des Deux Rives

### Introduction:

En mars 2001, quelques jésuites qui vivent parmi les musulmans en Europe se rencontrèrent à Ludwigshafen. Depuis, divers événements internationaux ont contribué à modifier la perception que les musulmans et les chrétiens ont les uns des autres en Europe, dont la Compagnie de Jésus ne peut ignorer les effets sur ses œuvres apostoliques. Dans ce contexte, il est important de réexaminer nos engagements et la formation des nôtres. Nous proposons les points suivants comme matière de réflexion :

### I. Nos préjugés.

- La plupart des préjugés naissent de la peur causée par le terrorisme, la politique musulmane, la reprise de l'Andalousie par les musulmans, l'accession de la Turquie à l'Union européenne, la présence croissante des musulmans dans les pays de l'occident, la globalisation et le prosélytisme.
- Beaucoup de préjugés viennent de l'ignorance qu'une meilleure formation pourra arriver à surmonter. L'image de l'Eglise catholique que donne une certaine lecture du Koran correspond peu à la réalité. La perception chrétienne de l'Islam s'est beaucoup modifiée depuis Lumen Gentium 16 et Nostra Aetati 3.
- La Compagnie devrait s'engager davantage dans un travail d'éducation qui contribuerait à corriger les images erronées que les religions ont l'une de l'autre. Elle pourrait encourager des rencontres tant en Europe que dans les pays en majorité musulmans dans le but de développer de meilleures relations entre les deux groupes.

### II. Le défi d'une société pluraliste.

- Une situation de pluralisme idéologique, culturel et religieux en Europe nous invite à chercher les moyens aptes à promouvoir l'intégration sociale. Depuis le milieu du 20<sup>ème</sup> siècle, la population musulmane s'est accrue à la suite d'une migration intensive. La présence de l'Islam se fait de plus en plus remarquée : mosquées, le vêtement, la nourriture, les écoles, la vie sociale, les cimetières, etc.
- Différentes activités apostoliques (écoles, centres sociaux, asiles pour les émigrés et les réfugiés) peuvent contribuer à créer une meilleure société. Il faut apprendre à collaborer avec les associations religieuses et séculières et à susciter des échanges aptes à développer chez les jeunes en particulier une réflexion critique, le sens de la liberté de conscience et du respect de l'autre.

### III. Une lutte pour la justice.

- Nous devons nous rendre compte qu'en Europe beaucoup de musulmans vivent dans des conditions misérables. Quelques institutions sociales et des personnes généreuses, chrétiennes et musulmanes, sont engagées dans des efforts pour améliorer ces situations. On peut profiter des rencontres interreligieuses pour mieux connaître ce qui se fait de part et d'autre dans le secteur du service social en Europe et ailleurs afin d'en arriver à une coopération qui le rendra plus effectif.
- Les musulmans veulent la reconnaissance de leurs droits liés au mariage, le statut des femmes, l'héritage culturel, l'éducation religieuse, la pastorale, etc. Partant de notre sens évangélique de la justice, nous pouvons coopérer avec eux pour le respect de leurs droits.

### IV. Apprendre à connaître l'Islam dans sa diversité.

- L'Islam est à la fois un et divers. En plus des grandes traditions sunnites et shiites, on trouve d'autres façons de concevoir et de vivre cette croyance. Les uns ont retenu les traditions de leurs pays d'origine, la Turquie, les pays du Sahel, le Maghreb, le Pakistan, le Proche-Orient. D'autres s'inspirent des mouvements politiques réformistes, le Wahabbisme, le Salafisme, la Fraternité musulmane. D'autres encore, comme les sécularistes et les agnostiques, adoptent une lecture moderne et occidentale du Koran. Enfin, mais non de moindre importance, sont ceux qui se conforment à l'héritage spirituel des Sufis.
- La Compagnie devrait prendre soin de préparer des jésuites qui ont une bonne connaissance de cette diversité et qui sont en mesure d'en juger l'influence. Les universités et les centres sociaux sont tout indiqués pour ce genre de recherche. Il faudrait s'orienter vers un réseau européen de formation.

### V. Le partage de nos richesses spirituelles.

- Les sunnites orthodoxes ont recours à les fatwa, des opinions légales qui s'appliquent aux situations concrètes de la vie quotidienne et aident à prendre de justes décisions. Les sufistes ont une tradition d'accompagnement spirituel.
- La Compagnie possède dans les Exercices un précieux instrument de formation spirituelle. Elle maintient un peu partout dans le monde des maisons où toute personne qui désire vivre une expérience de prière et d'accompagnement peut venir.

### VI. La formation théologique en vue du dialogue.

- Le dialogue exige de longues années d'étude. La Compagnie a des facultés de théologie où l'enseignement de l'Islam pourrait se donner.

Sans une solide formation, le dialogue ne portera pas de fruits.

- On doit aussi profiter d'institutions comme le PISAI, le département d'études religieuses et culturelles à l'Université Grégorienne, Dar Comboni, l'Institut oriental des dominicains, l'Université Saint Joseph de B eirut.

- Les jésuites qui ont reçu une bonne formation peuvent enseigner dans nos collèges, dans nos centres de recherche et sociaux, en coopération avec les diocèses.

### **Conclusion:**

Ceux qui ont préparé ce texte sont des jésuites membres du « Groupe des Deux Rives ». Ils souhaitent que la Compagnie universelle s'engage en priorité dans ce travail

## **ACTIVITÉS PRÉVUES POUR 2006:**

### **2. Réunion de jésuites impliqués dans les relations avec les musulmans (3-10 septembre 2006):**

Cette rencontre s'est tenue à intervalle de quelques années depuis 1980. Elle se concentre sur divers aspects des relations chrétiennes-musulmanes. La dernière, en avril 2002, a eu lieu à Aix-en-Provence et a traité le thème de la Trinité face au monothéisme radical. Cette année la réunion aura lieu en Syrie. Le thème qui a été proposé s'intitule L'entretien des rapports entre chrétiens et musulmans dans les situations contemporaines de tension. Le sujet peut sembler un peu vague, comme si on voulait éviter à tout prix des occasions de dispute. Par contre, il faut retenir que le muhabaret du pays d'accueil participera à nos échanges et le sujet est assez général pour permettre aux conférenciers de le traiter selon leurs propres expériences.

Voici ce qui est proposé : arrivée à Damase le 3 septembre 2006, rencontre avec des musulmans le 4 et voyage par autobus l'après-midi vers Deir Mar Musa qui se trouve en plein désert. Il faut donc apporter tout ce qu'on peut avoir besoin pour la semaine. La réunion aura lieu du 5 au 8 septembre, avec une journée libre pour rencontrer la communauté de Mar Musa composée de chrétiens orthodoxes, protestants, catholiques du rite oriental, et musulmans. Le 9 septembre, il y aura une excursion au monastère voisin de Deir Mar Elian sur la piste qui mène à Palmyre, à l'occasion de leur fête patronale.

Ceux qui doivent partir pourront retourner à Damase. Ceux qui voudront profiter de l'occasion pour une expérience spirituelle unique du désert pourront faire leur retraite à Mar Musa du 10 au 17 septembre. Après la retraite, il est possible d'y rester encore quelques jours pour partager la vie monastique de ce lieu. Vous pouvez vous adresser à Paolo Dall'Oglio qui est l'organisateur sur place (deirmarmusa@mail.sy).

En conclusion, je lance un appel pour des communications. Si vous désirez présenter quelque chose, faites-le moi savoir afin que je puisse vous inscrire au programme. Comme par les années passées, on peut utiliser l'anglais, le français ou l'italien, mais nous ne pouvons pas assurer la traduction simultanée.

# LA RENCONTRE ET LE RISQUE DU CHANGEMENT

## L'EXPÉRIENCE RELIGIEUSE ET LE DIALOGUE CHRÉTIEN-MUSULMAN

Wilfried Dettling, S.J.

L'expérience du dialogue mène à une découverte l'un de l'autre, de nos similarités et de nos différences. Ensuite, on se perçoit soi-même différemment. Cet article a justement pour but de montrer comment le dialogue interreligieux, et le dialogue chrétien-musulman en particulier, peut être une expérience enrichissante. Le travail de promotion d'une meilleure compréhension entre différentes croyances m'a aidé personnellement à mieux saisir mon identité religieuse, à mieux apprécier les dons dont j'ai bénéficié.

### Le premier pas : l'expérience religieuse.

La rencontre authentique entre croyants éveille un mouvement intérieur qui se développe lentement. Elle exige une ouverture d'esprit et une acceptation mutuelle de l'autre tel qu'il est. Il est essentiel aussi que nous cherchions à vivre ensemble des expériences religieuses. C'est précisément ce partage qui rapproche les cœurs. Au cours des années, j'ai réalisé que les rencontres à ce niveau obligent les personnes à repenser leurs convictions.

Le centre pastoral jésuite à Ludwigshafen, Heinrich Pesch Haus, s'orienta il y a deux ans plus particulièrement vers le dialogue interreligieux. Il a institué un programme d'étude pour ceux qui sont intéressés au dialogue dans le but d'offrir aux chrétiens et aux musulmans l'opportunité de mieux connaître leurs traditions et pratiques mutuelles.

### Dialogue et fidélité.

Quand je donne des conférences sur le dialogue, il se manifeste souvent un malaise chez ceux qui m'écoutent : « Vous êtes sur une pente dangereuse. Faites attention ! » On perçoit facilement le dialogue comme une remise en question de ses croyances. Il faut rappeler que le vrai dialogue n'est pas une mise à l'encre de notre foi. Ceux qui pratiquent le dialogue doivent être prêts à considérer le point de vue de l'autre au prix de remettre en considération des positions acquises et sécurisantes, il est vrai. Cependant, cette ouverture d'esprit et cette attitude réceptive n'équivalent pas à mettre sa foi en jeu. Quand je m'engage dans une conversation avec une personne d'une autre croyance, je m'approche de la façon de faire de Jésus lui-même qui s'ouvrit au monde autour de lui et se livra pour tous. Ainsi se crée une ouverture vers ce qui est nouveau ou différent, sans que pour autant j'abandonne ma propre croyance.

### L'effort pour comprendre

L'effort pour saisir les différences chez les autres exige de notre part que nous évitions de confronter nos partenaires dans le dialogue avec un ensemble accumulé de préjugés fixés dans des formules stéréotypées apprises des livres. En les écoutant, il faut essayer de capter avec le plus d'objectivité possible leurs pensées. Cela ne veut pas dire que nous ne soumettons pas ce qu'ils affirment d'eux-mêmes à une critique bienveillante. Ce terme nous vient de Adel Theodor Khoury, le doyen du dialogue chrétien-musulman en Allemagne. C'est un signe de respect pour notre partenaire dans le dialogue, une indication que nous les prenons eux-mêmes et leurs

croyances au sérieux. Nous devons éviter un syncrétisme qui relativise tout.

### La fidélité à sa propre foi.

Le dialogue chrétien-musulman suppose plus qu'une ouverture mutuelle. La fidélité à ma propre croyance est également nécessaire. Cela ne veut pas dire que je dois tenir aveuglement à toute ma tradition. D'autre part, je ne peux tout simplement lâcher la substance de ma foi qui définit mon identité. Fidélité à soi-même, ouverture à l'autre, voilà le fondement d'un vrai et fructueux dialogue. Plus je suis ancré dans ma religion et plus riche est l'expérience que j'en ai, plus je puis être ouvert aux convictions et à l'expérience d'une autre croyance. Le dialogue ne consiste pas à cacher ce que je crois ou à ne pas affirmer, avec tact évidemment, des aspects de ma foi. Le vrai dialogue doit dépasser l'expression nébuleuse de belles pensées. Les deux côtés, par fidélité à eux-mêmes et à leurs communautés, doivent parler clairement du contenu de leur foi et de ce qui nourrit leur vie religieuse.

### Devant la différence des croyances religieuses.

La foi se vit dans le temps et dans des circonstances variées. Inévitablement, il y aura des manques de concordance, sans que nécessairement il y est contradiction. On peut percevoir les choses autrement, vivre autrement l'expérience humaine. Dans mes échanges avec les musulmans, j'ai souvent constaté que nous utilisons les mêmes mots avec des sens différents selon notre expérience et nos convictions. Il s'agit alors non pas simplement de comprendre ce que dit l'autre, mais d'en arriver à capter pourquoi il pense et croit comme il le fait. En d'autres termes, si je veux arriver vraiment à me mettre dans sa peau, je dois refaire autant que possible le parcours qui l'a mené là où il se trouve, chercher à percevoir l'influence sur sa pensée de l'histoire et du milieu dans lequel il a grandi et dans lequel il vit.

Je suis convaincu que c'est la meilleure attitude à prendre. Le chemin est long est ardu, mais le dialogue chrétien-musulman et le dialogue interreligieux dans son ensemble ne nous offre pas d'alternative. Nous sommes à nos débuts. Il faut beaucoup de temps et de patience pour arriver à une compréhension mutuelle qui permet au dialogue d'aller de l'avant. Il faut dépasser la notion qu'il y a des différences dans nos croyances qui sont irréconciliables. Il faut comprendre que le dialogue est plus qu'un débat où nous essayons de gagner un avantage sur nos adversaires, plus qu'un exercice d'apologie où nous nous efforçons de réfuter les vues de l'autre.

Il me semble raisonnable de me faire le propos suivant :

« Je ne vois pas en ce moment comment réconcilier la pensée de mon frère avec ma foi. Mais qui sait ? Si je puis atteindre une meilleure compréhension de ce qui m'est présenté, alors peut-être qu'une lumière se fera qui permettra une certaine réconciliation et unification de

notre foi. » Il faut de la patience. Dans le dialogue, on ne peut pas prévoir l'issu final. Il suffit de le comprendre comme « une conversation entre personnes qui partagent et qui écoute, témoins vivants qui tiennent ouvertes les voies de communication ».

### **Les défis du dialogue interreligieux.**

Quand je jette un regard sur mon expérience du dialogue chrétien-musulman acquise au cours des dernières années, une chose en particulier me frappe. Il y a plusieurs aspects de la pratique musulmane que ses disciples considèrent comme vrais et sacrés, le fruit d'une longue tradition, et qui tracent leurs origines dans des milieux étrangers à la chrétienté. Toutefois, j'y découvre des compléments que je trouve enrichissants pour ma foi. Je pense, par exemple, à des soirées de prières dans des communautés Sufi, notamment à la suite des événements tragiques du 11 septembre 2001. Je me suis toujours laissé guider par l'affirmation de Jean-Paul II à la Journée mondiale pour la paix à Assise que toute vraie prière est suscitée par l'Esprit mystérieusement présent dans toute personne humaine. On avait à Assise le sentiment d'une unité malgré les différences de confessions religieuses. Dieu était présent, son Esprit était à l'œuvre. Ainsi les chrétiens et les musulmans peuvent faire cause commune dans leur recherche de Dieu et de la vérité vivante et entière. Peut-être que dans un avenir lointain nous découvrirons comment Dieu est à l'œuvre dans ce monde, un seul Dieu vu sous différents angles. N'est-il pas vrai que le concile du Vatican nous a enseigné que les autres religions laissent percevoir des rayons de lumière capables de nous éclairer tous.

### **L'avenir du dialogue.**

Personne ne peut prédire l'évolution du dialogue interreligieux. Chose certaine, il faut y persévérer malgré les problèmes que nous rencontrons. Il y a eu un progrès remarquable au cours des trente dernières années dans la compréhension et l'intérêt mutuels et le niveau de coopération dans la promotion de la justice, de la paix, de l'amour. Nous devons continuer sur ce chemin, sur lequel nous n'avons fait que les premiers pas, afin que la religion demeure un élément vital dans le monde. « La vérité n'est pas seulement quelque chose à laquelle on croit, dont on parle et qu'on essaie de justifier ». Nous ne devons pas nous contenter de bonnes intentions. Nous ne devons pas nous contenter de vivre côte à côte, dans une attitude de rivalité plus ou moins masquée. Nous sommes irrévocablement liés, nous partageons un même sort, nous sommes tous touchés par une situation qui nous affecte jusqu'à dans notre foi. Ce fait peut entretenir l'élan vers une collaboration qui sera plus qu'une présence l'un à l'autre, mais un partage de ce que nous avons en commun et une réflexion sincère sur ce qui nous sépare, à la recherche de solutions qui ne porteront pas atteinte à la vérité.

### **En conclusion.**

Le dialogue n'est pas une fin en lui-même. Nous y sommes engagés pour construire quelque chose de positif, un monde meilleur tel que Dieu le veut . Rencontrons-nous, prions et réfléchissons ensemble pour que son nom soit glorifié, son règne vienne, sa volonté soit faite.

